

Tevé a beau donner une rime très sortable, le mot n'en existe pas plus, pour cela, dans la nomenclature territoriale espagnole. Et il ne sert de rien de nous enseigner que « dans « les noms espagnols et italiens, les *e* doivent « se prononcer *é* », et que *Teve*, *Camporeal*, *Oñate*, doivent se dire « *Tevé*, *Camporéal*, *Oñaté* ». Eh ! non. Quand on cherche des vocables sonores dans l'utile abbé de Vayrac, qu'on y lit, à l'article Santa Cruz : « Doña Anne « de Guzman, de la maison des comtes de « *Teve*¹ », et qu'on a tant soit peu la notion des choses d'Espagne, on pourrait bien se rappeler qu'il s'agit là du titre porté jadis par l'impératrice Eugénie, que ce *Teve* est pour *Teba*, que la forme francisée en serait *Tèbe* ou *Tève*, jamais *Tevé*, et que, par suite, ce noble nom se refusera toujours à se laisser accoupler avec *pavé*.

Et maintenant, comment Hugo a-t-il traité la vie privée et publique, les affaires du gouvernement et de l'administration de l'Espagne ? Ici non plus nous ne sortons pas du tome III de l'abbé de Vayrac et de *Solo Madrid es corte* ; encore ce dernier ouvrage n'a-t-il fourni qu'un calcul de statistique, la dépense de

1. *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 154.

la maison de la reine, qui ne se trouve pas ailleurs : tout le reste dérive en droite ligne de l'*Etat présent de l'Espagne*. Commençons par cette évaluation à laquelle Hugo tenait tout particulièrement :

La maison de la reine, ordinaire et civile,
Coûte par an *six cent soixante-quatre mille*
Soixante-six ducats ! — c'est un pactole obscur
Où, certe, on doit jeter le filet à coup sûr¹.

Il tenait tant au chiffre encadré dans ces vers qu'il n'hésita pas à en proclamer solennellement l'exactitude absolue :

« Quand le comte de Camporeal dit : *La maison de la reine, ordinaire et civile, coûte par an six cent soixante-quatre mille soixante-six ducats*, on peut consulter *Solo Madrid es corte*, on y trouvera cette somme pour le règne de Charles II, sans un maravedis de plus ou de moins ».

On peut, en effet, consulter toutes les éditions de *Solo Madrid es corte*, mais, dans toutes celles qui ont enregistré cette dépense, on trouvera, en chiffres d'abord, en toutes lettres ensuite, la somme de « *cinq cent soixante-quatorze mille huit cent soixante-six ducats* »,

sans un maravédis de plus ou de moins¹. A cette petite différence près, Hugo a raison. Qu'importe, dira-t-on, et qui serait assez ridiculement pédant pour exiger d'un poète qu'il chiffre une telle dépense avec une précision de comptable? Ne voyez-vous pas qu'ici Hugo a voulu se moquer du critique ergoteur, de l'érudit tatillon?

Que la dépense de la reine d'Espagne ait été majorée ou non, dans *Ruy Blas*, de 89,200 ducats, — ce qui est pourtant un beau dernier — peu importe, assurément; car qui pensera jamais à se servir de ce drame comme d'un répertoire d'économie politique ou de science financière? Hugo aurait pu mettre un chiffre quelconque, qu'on n'y verrait nul inconvénient et qu'on l'accepterait les yeux fermés. Mais, pédanterie à part, cet à-peu-près n'est-il pas choquant? et si ces vers avec le commentaire qui les accompagne sont une plaisanterie à l'adresse des érudits, nous avons beau faire, nous n'en sentons pas le sel. D'ailleurs, on entrevoit une autre explication, à notre avis préférable, de cette inexactitude.

1. *Solo Madrid es corte*, 3^e édition, Madrid, 1675, p. 218. Ladite dépense, qui figure aussi dans la deuxième édition (1669) et dans la quatrième (1698), manque dans la première (1658).

Hugo n'aurait pas demandé mieux que de mettre dans son vers la somme juste; n'y ayant pas réussi du premier coup (*quatorze et huit cent* allongent singulièrement le vers), il se serait contenté d'une approximation, bien sûr que personne n'irait y voir. Les tours de force sont permis, mais à la condition expresse de ne pas les manquer.

Si on voulait l'éplucher, la grande scène du Conseil d'État, au troisième acte, provoquerait bien des critiques. Nous n'en pouvons pas noter ici toutes les impropriétés d'expression, toutes les erreurs de fait : il suffira de relever les plus graves et les plus gaies.

Voici d'abord un comte de Camporeal et un marquis de Priego qualifiés de « conseillers de cape et d'épée de la contaduria-mayor ». Mais la *contaduria mayor* était un des départements du Conseil des finances et l'emploi de conseiller de cape et d'épée y était tenu par de simples roturiers ou de fort chétifs gentils-hommes. Jamais un comte de Camporeal, jamais surtout un marquis de Priego, grand d'Espagne, ne se seraient fourvoyés dans ce milieu-là. Hugo aurait-il été trompé par un passage de l'abbé de Vayrac, où il est dit de la contaduria mayor qu'elle était composée de

« quatre Contadors *Mayors*, pris de ceux du « nombre, et d'un Fiscal, tous gens de Cape « et d'Épée »¹ ? Cette expression *cape et épée* a tourné la tête de beaucoup de nos romantiques, qui y ont vu tout autre chose que ce qu'elle signifie réellement. Le conseiller de cape et d'épée, sous l'ancienne monarchie espagnole, était celui qui portait l'habit du gentilhomme, l'habit de ville, au lieu de la robe du magistrat, parce qu'il n'était pas juriste de profession ; aussi n'intervenait-il pas dans les affaires judiciaires, mais simplement dans celles d'État ou, comme on disait, de gouvernement (*negocios de gobierno*). Conseiller de cape et d'épée désigne donc un civil, un laïque, par opposition au fonctionnaire de la carrière, nullement un homme de qualité, encore moins un noble titré.

Qu'est-ce ensuite que la charge de « secrétaire suprême des îles » ou celle de « bailli de l'Ebre » ? Mystère.

A la liste des revenus d'Espagne, que se disputent si âprement les ministres intègres et conseillers vertueux de D. Carlos, au musc, au quint du cent de l'or, à l'arsenic et autres impôts indirects énumérés par de Vayrac,

1. *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 249.

Hugo, pour arrondir ses périodes et pour la rime, a ajouté de son cru quelques rentes qui nous sont inconnues et dont nous ne répondons pas. Passe pour l'*indigo* et le *bois de rose*, qui riment commodément avec *Priego* et *chose* ; mais de la « caisse aux reliques », et surtout de

L'amende des bourgeois qu'on punit du bâton,

qui a jamais entendu parler de cela ? Des bourgeois en Castille et, qui mieux est, des bourgeois bâtonnés ? Voilà bien du nouveau !

Les autres détails de vie publique épars dans la pièce, tout autant que les commentaires de la *Note* qui sont censés les expliquer, résistent mal à un examen quelque peu rigoureux.

L'or est en souverains,

Bons quadruples pesant sept gros trente-six grains,

Ou bons doublons au marc. L'argent, en croix-maries !

Quoi qu'en dise Hugo, qui nous renvoie ici au « livre des monnaies publiés sous Philippe IV, *en la imprenta real* », cette belle énumération est tout simplement la mise en vers des passages suivants de l'abbé de Vayrac :

1. Acte IV, scène 3.

« La quadruple pèse sept gros, 36 grains, poids
 « de marc d'Espagne... La monnoye d'argent...
 « qu'on appelle *Maria*, à cause que sur l'em-
 « preinte il y a un chiffre qui marque le nom
 « de *Marie*, avec une croix au dessus.¹ » Seu-
 lement l'abbé s'est, à juste titre, abstenu de
 parler de *souverains*, qui ne sont pas une mon-
 naie espagnole, de même qu'il n'a pas em-
 ployé non plus l'expression *croix-maries*,
 laquelle, à notre connaissance, ne fut jamais
 usitée en Espagne. Dans les livres spéciaux, il
 n'est question que de *Marias*, pièces d'argent
 qui avaient cours sous la monarchie autri-
 chienne et qui portaient au revers le mono-
 gramme de la Vierge et la croix².

Sur la noblesse d'Espagne et ses diverses
 catégories, nous avons dans la *Note* une petite
 dissertation en forme, qu'on nous reproche-
 rait sans doute de passer sous silence ici,
 tant elle semble instructive et de très saine
 doctrine :

« Pour en finir avec les observations minutieuses,
 notons encore en passant que Ruy Blas, au théâtre,
 dit (III^e acte) : Monsieur de Priego, *comme sujet du*
roi, etc., et que dans le livre il dit : *comme noble du*

1. *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 282 et 278.

2. A. Heiss, *Descripcion general de las monedas his-
 pano-cristianas*, Madrid, 1865, t. I, pl. 42.

roi. Le livre donne l'expression juste. En Espagne, il y avait deux espèces de nobles, les *nobles du royaume*, c'est-à-dire tous les gentilshommes, et les *nobles du roi*, c'est-à-dire les grands d'Espagne. Or, M. de Priego est grand d'Espagne, et, par conséquent, noble du roi. Mais l'expression aurait pu paraître obscure à quelques spectateurs peu lettrés; et, comme au théâtre deux ou trois personnes qui ne comprennent pas se croient parfois le droit de troubler deux mille personnes qui comprennent, l'auteur a fait dire à Ruy Blas *sujet du roi* pour *noble du roi*, comme il avait déjà fait dire à Angelo Malipieri la *croix rouge*, au lieu de la *croix de gueules*. Il en offre ici toutes ses excuses aux spectateurs intelligents. »

Au risque de mériter les épithètes les moins flatteuses, de passer pour inintelligent et peu lettré, nous devons déclarer que « *sujet du roi* », pour banale que soit l'expression, nous satisfait beaucoup mieux que « *noble du roi* », qui ne s'entend pas. Jamais rien de semblable ne s'est dit en Espagne, et jamais la distinction établie ici par Hugo entre nobles du royaume et nobles du roi n'a eu cours en ce pays. Cette belle théorie, énoncée en termes si précis et formels, s'effondre au reste dès qu'on en découvre l'origine : c'est encore et toujours de l'abbé de Vayrac mal compris et mal interprété. L'auteur de *l'Etat présent de l'Espagne* rapporte quelque part la

définition suivante de la grandesse espagnole :
« Les grands sont les sujets immédiats à la
« personne du Roi qui ont droit de se couvrir
« et de s'asseoir en son auguste présence ¹. »
De ce passage, dont il a forcé la signification,
Hugo a conclu à l'existence de deux classes
de noblesse, qui sont purement imaginaires.
En fait, s'il y avait lieu d'envisager plusieurs
classes de noblesse espagnole, il faudrait dis-
tinguer, non pas les nobles du royaume des
nobles du roi, mais les nobles non titrés des
nobles titrés ; et, parmi ces derniers, ceux
qui sont grands, par leur titre ou en vertu
d'une faveur spéciale du souverain, de ceux
qui ne possèdent pas la grandesse. La con-
cession d'une grandesse héréditaire ou via-
gère ne modifiait nullement la qualité du
noble qui en était l'objet, et ne liait pas le
vassal à son roi par des attaches plus étroites
que n'eût fait la concession de quelque autre
titre nobiliaire. Seulement, quand on dit que
les grands touchaient de plus près à la per-
sonne du roi, on entend par là que certaines
de leurs prérogatives, et par exemple les
charges de cour qui leur étaient réservées,
les rapprochaient constamment du souverain

1. *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 179.

dont ils formaient l'entourage immédiat, la clientèle ordinaire.

Il n'y a rien à reprendre au peu de blason espagnol décrit dans la pièce. Ici, l'abbé de Vayrac a été exactement copié, si exactement qu'une de ses phrases est devenue un beau vers héraldique par la simple omission des trois premiers mots : « La maison de

Sandoval porte d'or à la bande de sable »¹.

De même, sur le pourpoint du comte d'Albe sont très correctement brodés

Oui, les deux châteaux d'or...

Et puis, les deux chaudières.

Enriquez et Gusman,²

car le blason du comte d'Alba de Liste porte effet de gueules à deux châteaux d'or de Castille, qui est Enriquez, et d'azur à deux chaudières, qui est Guzman³.

La topographie, au contraire, laisse fort à désirer ; c'est dans ce domaine que Victor Hugo a donné le plus libre cours à son imagination et le plus d'entorses à la vérité. N'in-

1. *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 101, et *Ruy Blas*, acte III, scène 5.

2. Acte IV, scène 8.

3. *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 15.

sistons pas sur l'hôtel de Tormez¹, cet hôtel, au nom de rivière, que, par un singulier hasard sans doute, les annalistes de Madrid ont oublié de nous décrire, — serait-ce chez le poète un souvenir de *Lazarille*? — et passons rapidement sur le *vin d'Oropesa*² dont la réputation nous semble fort mal établie en Espagne. Ce sont là, à vrai dire, péchés véniels que la rime riche excuse.

Qui en voudrait, ensuite, à Victor Hugo d'avoir fait allusion dans son drame à un souvenir d'enfance, d'avoir enchâssé dans un vers le nom d'une rue de Madrid, qui, avec d'autres détails de sa vie madrilègne, lui était toujours resté très présent à l'esprit?

— Elle va tous les soirs chez les sœurs du Rosaire, Tu sais, en remontant la rue *Ortaleza*³.

La rue Hortaleza, c'est celle que suivit le jeune Victor pour se rendre au collège des Nobles, où son père avait décidé qu'il continuerait ses études : « La voiture alla rue Or-
« toleza (*sic*), longea de grands murs gris et

1. Acte III, scène 1.

2. Acte IV, scène 3.

3. Acte I^{er}, scène 3.

« s'arrêta devant une lourde porte fermée.
« C'était la porte du collège des nobles¹. »
Quiconque, dans sa jeunesse, a été condamné
à l'internat, ne saurait oublier les incidents,
même les plus futiles, d'une dernière journée
de liberté.

En revanche, ne doit-on pas se récrier un
peu quand on entend D. César nous vanter
le nectar de Jerez de los Caballeros?

C'est une œuvre admirable
De ce fameux poète appelé le soleil !
Xérès-des-Chevaliers n'a rien de plus vermeil².

Nous craignons fort que ce Jerez là, situé en
pleine Extrémadure, ne produise beaucoup
plus de glands, de porcs et de moutons que
de vin généreux. Il eût fallu dire *Xérès de la*
Frontière, le vrai Jerez d'Andalousie. Mais
alors, que devient le vers ?

Autre chicane, et celle-là d'autant plus jus-
tifiée, qu'il suffirait de la substitution, non
pas même d'une syllabe, d'une seule lettre,
pour faire disparaître du drame une bévue
qui le ridiculise aux yeux des Espagnols.

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I,
p. 161.

2. Acte IV, scène 2.

Elle aime une fleur bleue
D'Allemagne. Je fais chaque jour une lieue,
Jusqu'à *Caramanchel*, pour avoir de ces fleurs¹.

Une lieue ? Mettons-en cent, si vraiment Ruy Blas avait fait le voyage, *Caramanchel* étant un hameau de la province d'Alicante. Il est plus probable, cependant, qu'il n'a été qu'à *Carabanchel*, au *Carabanchel alto* ou au *Carabanchel bajo*, ces bourgs de la banlieue de Madrid, aussi connus là-bas que Saint-Cloud et Pontoise le sont à Paris.

Et voyez ce que peut la parole magique d'un poète ! Théophile Gautier, se rendant à Tolède, passe tout auprès de *Carabanchel*, entend nommer l'endroit par les postillons de la diligence, le décrit même exactement : rien n'y fait. *Carabanchel* se transforme involontairement sous sa plume en *Caramanchel* ; le souvenir de *Ruy Blas* est plus fort que tout, l'imagination l'emporte sur la réalité :

« On sort de Madrid par la porte et le pont de Tolède, tout orné de pots à feu, de volutes, de statues, de chicorées d'un goût médiocre, et cependant d'un assez majestueux effet ; on laisse à droite le village de *Caramanchel*, où Ruy Blas allait chercher, pour Marie de Neubourg, la *petite fleur bleue d'Allemagne* (Ruy-Blas ne trouverait pas aujourd'hui le

moindre *vergiss-mein-nicht* dans ce hameau de liège, bâti sur un sol de pierre ponce) ¹ »...

Oh! vertu divine de la poésie; oh! incomparable prestige du génie! Et maintenant que la faute est connue, ne pourrait-on pas demander au futur éditeur de *Ruy Blas*, au professeur qui dirigera l'édition savante qu'entreprendra sans doute quelque librairie classique, d'introduire une variante hardie dans le texte du drame, de remplacer Caramanchel par Carabanchel? Vraiment, ce serait chose déplorable que les Allemands, dont l'activité critique s'abattra un jour sur nos romantiques comme elle s'est abattue sur nos chansons de gestes et nos auteurs classiques, remportassent l'honneur et le profit de cette ingénieuse correction.

Il est grand temps de nous arrêter et de conclure. Est-il même bien nécessaire de conclure, puisque cette étude, comme le lecteur

1. *Tra los montes*, Paris, 1843, t. I, p. 244. — Nous n'ignorons pas que le peuple de Madrid aime à prononcer *Caramanchel* pour *Carabanchel*, et cela depuis le xvii^e siècle au moins (voir Tirso de Molina, *Don Gil de las calzas verdes*, acte I^{er}, sc. 2); mais cette forme vulgaire est inadmissible dans un drame sérieux. Que dirions-nous d'un poète étranger qui nous régalerait d'un *Montmertre*?

a pu s'en convaincre, tend, non pas à rabaisser ou à réhabiliter l'un des drames les plus célèbres de Victor Hugo, mais simplement à en expliquer les origines?

Peut-être l'a-t-on remarqué déjà. Sauf quelques fanatiques endurcis et impénitents, les contemporains de Hugo, ceux qui connaissent ou prétendent connaître les dessous de l'érudition du poète et content même à ce sujet d'assez plaisantes anecdotes, hochent la tête ou sourient dès qu'on leur parle de ce théâtre et qu'on en examine devant eux la valeur historique. Parmi les jeunes gens, au contraire, beaucoup sont enclins à prendre trop au sérieux et les notes et les préfaces, croient trop aux variantes et éclaircissements de « l'édition définitive ». Tout naturellement, le respect de la lettre moulée l'emportera de plus en plus sur la tradition orale peu favorable au poète; si l'on n'y prend garde, ce que Hugo a écrit passera bientôt, aux yeux de quelques-uns, pour parole d'Évangile. Ce serait aller trop loin. Non, il n'est pas exact de proclamer avec Paul de Saint-Victor que Hugo a « reconstruit, dans *Ruy Blas*, la sombre et fiévreuse Espagne du dix-septième siècle » et que son drame semble comme un « climat de l'histoire miraculeusement ranimé » : sans

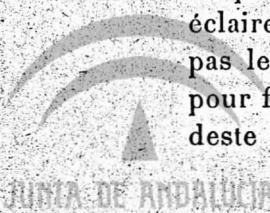
être un grand prophète, l'on peut prévoir que la critique de l'avenir rabattra quelque chose de ces dithyrambes. Mais de là à juger la pièce une pure mystification, chacun conviendra qu'il y a une certaine distance.

Donc il n'était pas hors de propos de montrer que *Ruy Blas*, entre autres drames de Victor Hugo, ne mérite, en somme, ni cet excès d'honneur ni cette indignité ; que le poète, selon son inspiration du moment et les impérieuses nécessités de la rime et de l'harmonie, a, tantôt respecté, tantôt travesti l'histoire ; que ses protestations d'exactitude ne soutiennent guère l'examen, assurément, et qu'il eût été plus digne de lui d'avouer, avec la noble franchise du vieux Corneille, ses nombreuses « falsifications » ; — mais que, néanmoins, il serait injuste de condamner l'ensemble sans réserves, de traiter le tout d'invention fantastique et baroque.

Autre point à débattre. Hugo, en compilant comme il l'a fait les éléments de son drame, a-t-il trouvé le moyen « d'accroître la réalité » de l'ensemble et de faire pénétrer jusque « dans les coins les plus obscurs de l'œuvre » cette vie générale et puissante au milieu de « laquelle les personnages sont plus vrais » et les catastrophes plus poignantes, ce

qu'il déclare lui même avoir été son objet essentiel ? En un mot, que doit-on penser de la vérité morale de *Ruy Blas* ?

Nous éviterons prudemment de répondre à cette question et d'apprécier ici ce drame en tant qu'œuvre dramatique ; nous nous en rapportons pour cela de bonne grâce aux esprits délicats et aux fins lettrés que n'alourdit pas la manie du document et de la recherche patiente. A eux de prononcer ; et si ces quelques notes contribuent seulement à donner un peu plus de solidité à leur jugement et les éclairent sur certains côtés du sujet qu'ils n'ont pas le loisir d'étudier, nous nous tiendrons pour fort satisfait et bien payé de notre modeste labeur.



CONSEJERIA DE CULTURA

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Comment la France a connu et compris l'Espagne, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours	1
II. Recherches sur Lazarille de Tórmes	115
III. L'histoire dans Ruy Blas	177